

*Pour qui creuse l'histoire du xvi^e siècle en France, la
figure de Catherine de Médicis apparaît comme celle
d'un grand roi.*

Honoré de Balzac

PERSONNAGES

CATHERINE DE MÉDICIS

Reine de France

LUCIA

sa secrétaire

DESPINA

sa suivante

HENRI III

roi de France, fils de Catherine

Le duc HENRI DE GUISE

chef du Parti de la Ligue Catholique

La scène est à Blois, du 21 au 23 décembre 1588

1^{ère} Partie

L'ATTENTE

Chambre de Catherine de Médicis dans le Château de Blois.

21 décembre 1588.

Catherine, souffrante, attend la visite de son fils. Lucia lui relit son mémoire.

LUCIA — « Henri, mon très cher fils, mon amour, mon Roi, je sens que je ne serai plus longtemps à vos côtés. Vos visites se font moins fréquentes. Vous refusez d'entendre mes conseils. Aussi, ai-je résolu de dicter ce mémoire à votre intention pour, qu'éclairé par le passé, vous ne vous égariez pas sur les chemins du futur. »

CATHERINE — N'est-ce pas lui ?

DESPINA — Madame, c'est le vent.

CATHERINE — Despina, es-tu certaine ?

DESPINA — C'est l'hiver qui vient. Nous sommes le 21 décembre.

CATHERINE — J'avais cru... poursuis Lucia.

LUCIA — « Henri, des dix enfants que votre père m'a donnés, la mort m'en a pris sept. Vous êtes le seul mâle qui demeuriez en vie. Aussi ai-je reporté sur vous tout l'amour qu'aux autres je ne puis plus donner. »

CATHERINE — Et cette fois ?

DESPINA — Personne.

CATHERINE — Va voir dans le couloir, Despina !

DESPINA — Bien Madame. (*Elle sort.*)

LUCIA — Il va venir bientôt, Madame. Les affaires de l'État l'absorbent beaucoup, mais son amour pour vous est sans failles.

CATHERINE — J'étouffe.

LUCIA — Voulez-vous un peu d'eau ?

CATHERINE — Oui. (*Lucia la fait boire.*) Cette eau est froide comme un jour sans soleil. Je grelotte. Donne-moi du vin.

DESPINA — Je suis allée jusqu'à l'escalier par où d'ordinaire il descend. Aucun des gardes ne l'a vu. Il paraît qu'il est sous les combles avec ses moines. Des moines qui portent l'épée sous la bure !

CATHERINE — Je sais. (*Elle boit.*) Ah ! C'est du vin d'Italie.

LUCIA — De Toscane.

CATHERINE — Notre pays natal, que jamais je ne reverrai. (*Temps.*)
Ne vous manque-t-il pas ?

LUCIA — Souvent, Madame, je suis de Florence comme vous !

CATHERINE — Et toi, Despina ?

DESPINA — Je suis d'un petit village, dans les vignes. Chaque nuit, j'y pense.

CATHERINE — Reprends Lucia. Nous avons entrepris une besogne que je crains de ne pouvoir achever.

LUCIA (*lisant*) — « Henri, j'ai regretté à maintes reprises votre caractère impétueux et renfermé. Vous n'avez pas su vous faire aimer de vos peuples. Je veux vous y aider en

vous éclairant sur l'histoire de votre famille dans ce siècle. » (*Elle interrompt sa lecture.*)
Le style est fort pompeux.

CATHERINE — C'est mon testament politique.

LUCIA — Faut-il qu'il soit funèbre ?

CATHERINE — Lis !

LUCIA — « Votre grand-père François I^{er}, Henri II votre père, vos frères Charles et François, ont tous régné et péri. » (*Elle s'interrompt.*) Mais il sait tout cela.

CATHERINE — Je veux qu'il sente le poids de sa lignée.

LUCIA — « Nous avons eu huit guerres civiles, sans compter les conflits avec l'étranger. « J'ai tout endossé et j'ai maintenu l'État entier, jusqu'à ce jour, contre vents et marées. Je vous supplie de bien vouloir agir à mon exemple. » (*On frappe à la porte.*)

CATHERINE — Pour cette fois c'est lui.

DESPINA — Non, c'est le duc de Guise.

CATHERINE — Fais-le entrer.

(Guise est introduit par Despina.)

CATHERINE — Approchez Guise, mon neveu.
Charmant à vous de m'être venu voir. Je sais les services que vous avez rendus à la France. Je sais votre valeur, mais je suis navrée de tous ces remuements dont on vous attribue la cause.

GUISE — Madame, il faut que vous endiguiez la folie du Roi. Dans cette ville de Blois, il a convoqué les États Généraux mais il a dressé tous les députés contre ses projets téméraires. Savez-vous que même les imprimeurs refusent de publier ses discours ?

CATHERINE — C'est dommage. Il dit souvent du bien de moi.

GUISE — Madame, vous devez le raisonner.

CATHERINE — Si j'avais encore quelque emprise sur lui, croyez-vous qu'il agirait comme il le fait ? Il m'a échappé, pire, il se défie de moi, il abuse de ma faiblesse. Il me renie.

GUISE — La rumeur se répand que s'il prend de tels risques, c'est qu'il a résolu de nous faire assassiner. Moi et mon frère le cardinal de Guise, ainsi que tous les meneurs de la Ligue. C'est dans cette intention, dit-on, qu'il nous a tous rassemblés ici.

CATHERINE — Mensonge. Jamais il ne commettrait une telle stupidité.

GUISE — Je suis venu vous demander conseil. Je songe à fuir, pour rallier mon armée.

CATHERINE — N'en faites rien. Croyez-moi. Gardez vos armes pour lutter contre Henri de Navarre. Ce n'est pas le temps de nous déchirer.

GUISE — C'est juste, mais qu'y puis-je si la haine du Roi l'aveugle. Il se trompe d'ennemi.

CATHERINE — Je lui parlerai. Il va bientôt venir me voir.

GUISE — Je ne crois pas que vous le convaincrez. Lui et moi, nous avons été élevés ensemble. Enfant déjà, il perdait de mauvaise grâce.

CATHERINE — Vous vous disputiez sans cesse, mais je vous réconciliais autour de quelques friandises. Tous ces instants partagés ne peuvent finir dans le sang versé.

GUISE — Il faut qu'il retire la loi qu'il a promulguée et qui interdit aux catholiques de rejoindre la Ligue pour lutter contre les protestants.

CATHERINE — Je sais, je le lui ai dit mais il prétend que ce serait un crime de lèse-majesté.

GUISE — Passible d'écartèlement. C'est stupide.
À ce compte, la moitié des délégués présents
aux États Généraux finira mise en pièces.

CATHERINE — Il est excédé. Voici des semaines
qu'il vient devant l'Assemblée réclamer de
l'argent pour refinancer ses troupes. Vous et
vos partisans le lui refusez.

GUISE — Le Roi n'a plus besoin d'armée. Nous
avons la nôtre pour le protéger. Qu'il se
contente de régner, nous lui ferons sa guerre.
Nous allons libérer la France de l'hérésie qui
la ruine.

CATHERINE — Cela revient à vous abandonner
le pouvoir !

GUISE — Ne l'a-t-il pas fait depuis longtemps ?
Qu'il se contente de ses dévotions et de ses
coquetteries.

CATHERINE — Il a changé. Vous savez qu'après
sa fuite de Paris, il a révoqué tous les ministres.

GUISE — Révoqué sur votre avis ?

CATHERINE (*après un temps*) — Révoqué sans
me consulter !

GUISE — Vous voyez que j'ai raison de m'inquiéter.

CATHERINE — Peut-être à tort. Il a fait aménager les combles du château en cellules. Il y a mis des moines. Il parle de s'y retirer.

GUISE — On dit que ces moines sont quarante-cinq et qu'on les entend la nuit croiser le fer. Qu'il y monte parfois des filles.

(Despina pouffe. Guise la foudroie du regard.)

GUISE — Vos Italiennes sont bien impertinentes.

LUCIA — Nous rions de ce qui est risible, Monseigneur.

DESPINA — Mi scusi.

CATHERINE — Blois est un nœud de vipères. La haine y est entretenue par la médisance de ceux qui trouvent intérêt à nous désunir.

GUISE — Si le Roi se méconduit, nous le contraindrons à abdiquer et mettrons le cardinal Charles de Bourbon en sa place.

CATHERINE — Je sais, votre nouveau prétendant est mon plus vieil ami. Savez-vous que je l'habillais en femme lorsque nous faisons du théâtre. Et qu'il tenait très bien son rôle, voici 50 ans !

DESPINA — (À *Lucia*.) É la verità ?

LUCIA — (À *Despina*.) On dit qu'il embrassait et se dandinait à merveille.

CATHERINE — Il ne ferait qu'un roi de pacotille. L'autre jour, il m'est venu voir. Il est tombé dans mes bras en pleurant, me demandant pardon d'avoir accepté que vous le désigniez comme dauphin de France, à soixante-dix ans ! Ce serait risible si ce n'était pas un crime.

GUISE — Préférez-vous qu'on nomme dauphin Henri de Navarre ? Un prince protestant ? Moi vivant, il n'y aura pas d'Henri IV.

CATHERINE — C'est évident ! Et c'est ce qui m'inquiète. Vous savez qu'un de mes astrologues m'a prédit que, si vous mourriez, mon fils vous suivrait de près dans la tombe. Et qu'Henri de Navarre se convertirait pour prendre la couronne.

GUISE — Vos astrologues ! Vraiment ? Vous devriez faire abattre cette colonne ridicule qui leur sert d'observatoire en votre hôtel de la rue des Halles, à Paris.

CATHERINE — Jamais. Je ne crois plus qu'aux étoiles. À qui d'autre se fier aujourd'hui que la haine partout a pris le pas sur l'amour ?

GUISE — Fiez-vous à Dieu. Il vous guidera mieux
que vos sorciers italiens.

DESPINA — L'Italie vaut mieux que la France.

LUCIA — Et Florence mieux que l'Italie.

GUISE — Je comprends mal, Madame, pourquoi
vous tolérez de tels débordements.

CATHERINE — Elles disent tout haut ce que tout
bas je pense.

GUISE — Il faudrait les faire fouetter.

CATHERINE — J'ai toujours eu des bouffons.
Aujourd'hui ces femmes les remplacent.

LUCIA — Le rire est la meilleure médecine. Elle
déconstipe. Vous devriez essayer.

DESPINA — Voulez-vous rire avec nous,
Monseigneur ?

GUISE — Non merci. Il se fait tard. Bonsoir,
Madame.

CATHERINE — Attendez ! Donnez-moi trois jours
pour convaincre mon fils. Après, vous pourrez
plier bagage tant que vous voudrez. Faites cela
au nom de la longue amitié que je vous porte.

(*Temps.*) Souvenez-vous de la journée des barricades, quand vous marchiez dans Paris à côté de ma voiture ? Tête nue, vêtu de blanc, sous les hourras de la foule. Vous étiez heureux et fier de m'accompagner au Louvre.

DESPINA — Vous étiez le roi de Paris.

LUCIA — À défaut d'être le roi de France.

CATHERINE — Vous couriez un grand danger, mais vous l'acceptiez, par amour de moi. Si vous m'aimez encore un peu, faites-moi, à présent, le sacrifice de me tenir compagnie jusqu'à Noël, au nom du passé.

GUISE — Vous exercez sur moi un étrange pouvoir. Au Louvre, je fus aussi bercé par vos discours pendant que le Roi nous faussait compagnie, fuyant Paris pour Blois, par les fossés des Tuileries.

CATHERINE — Je l'ignorais, je vous le jure ! Mais il a bien fait de fuir. Vous étiez entré à Paris contre son avis. Le peuple vous acclamait. Mon fils était votre prisonnier. Les torts étaient pour le moins partagés. Allons, il faut m'en croire, Guise. Restez.

GUISE — Trois jours. Soit, mais si j'y meurs, ma tante, ce sera par votre faute.

DESPINA — Tragediante !

CATHERINE — Que Dieu vous entende et me juge. Embrassez-moi.

LUCIA — Comediantes !

(Guise embrasse Catherine.)

CATHERINE — N'oubliez pas que je vous aime.

DESPINA — Adio !

LUCIA — Adio !

(Guise sort.)

CATHERINE — Je crains qu'avant Noël, l'un des deux ne saigne l'autre. Le duc parle de fuir, mais c'est pour nous leurrer. Despina, fais dire au Roi de me rejoindre toutes affaires cessantes.

DESPINA — J'y cours, Madame. *(Mais elle s'attarde.)*

CATHERINE — Mon mémoire, Lucia.

(Lucia lit. Catherine se cite de mémoire.)

LUCIA — « Henri, votre mère est une Médicis !
Notre blason était orné de pilules ! Cinq pilules

rouges sur fond d'or. Sans ironie, car nos aïeux sont des apothicaires. »

DESPINA — Ayant appris à bâtir fortune sur le malheur des autres, ils poursuivirent dans la banque et la politique.

CATHERINE Il suffit, Despina ! « *Les Médicis seront la médecine de Florence* » clamait Pierre mon ancêtre.

LUCIA — « Et ils le furent. Ils prirent la tête du Parti des Marchands, et bâtirent une république prospère comme Venise. »

DESPINA — Mais comment, quand on a un fils, ne pas être tenté de lui léguer ses affaires.

CATHERINE — Mauvaise ! Dehors ! (*Despina sort.*)

LUCIA — « Les tribuns élus se firent tyrans héréditaires. »

CATHERINE — Rois sans couronne. Leur puissance crût à tel point qu'elle monta jusqu'au Vatican. Nous comptons quelques papes dans notre famille ! Aux pilules de notre blason, mon grand-père rêva d'ajouter quelques lys de la couronne de France. Le roi François I^{er} avait besoin d'argent frais pour financer ses

campagnes d'Italie. La bataille de Marignan fut gagnée avec l'argent des Médicis.

LUCIA — « En échange, mon père reçut pour femme Jeanne de la Tour d'Auvergne, une proche parente du Roi de France.

CATHERINE — C'est ainsi que les lys ont fleuri sur nos armes ! Mes parents se connurent, s'aimèrent, me conçurent, périrent.

LUCIA — « Je restais seule héritière. Alors la discorde s'installa. »

CATHERINE — Les Florentins voulurent chasser les Médicis et rétablir la république. Je devins l'otage de mes sujets.

LUCIA — « J'avais six ans quand, pour mater la révolte, mon oncle, le Pape Clément VII, fit le siège de sa ville. » Tous ces détails sont-ils bien nécessaires ?

CATHERINE — Oui, car je veux que mon fils sache ce qui a construit mon caractère. « Le bon peuple de Florence voulut m'attacher nue sur les créneaux pour faire cesser les tirs d'artillerie des assiégeants. »

LUCIA — « Pour me soustraire aux projets de la racaille, de bonnes âmes me confièrent à un

couvent. On pensait que, derrière ces murs sacrés, le peuple respecterait mon enfance. Il n'en fut rien. L'émeute mit le siège à ma retraite. J'entends encore les cris au dehors.

DESPINA — (*Revenant.*) « A morte la Medicis ! »

CATHERINE — Assez, Despina !

DESPINA — « Au feu la petite guenon, rejeton du Diable ! »

CATHERINE — Monsieur de Guise a raison, tu deviens insupportable.

LUCIA « Je fus sauvée *in extremis* par la chute de cette éphémère république. Pour plus de sûreté, on emmena l'héritière à Rome, près de son oncle, dans les couloirs du Vatican. J'ai pourtant gardé de l'Italie une profonde mélancolie. Florence... »

CATHERINE — Supprimons toute la rengaine sur Florence.

LUCIA — Bien, Madame.

CATHERINE — Enchaîne sur Rome.

LUCIA — « Les jardins de Rome ! Les pins penchés sur le ciel bleu... »

CATHERINE — Coupe les pins ! Il faut retrancher tout ce qui n'est pas indispensable.

LUCIA — « Rome est ma ville idéale, mon paradis. »

CATHERINE — Je ne veux pas non plus du paradis.

LUCIA — « Il y a peu de palmiers sur la Loire. À Paris, les fontaines grelottent. À Rome, elles rafraîchissent le corps et l'âme. »

CATHERINE — Ôte le corps, ne gardons que l'âme.

DESPINA — J'étais, pour mon oncle le Pape, une arme diplomatique.

CATHERINE — Comment sais-tu cela ?

DESPINA — Vous avez relu et corrigé, à haute voix, ce texte si souvent, que j'ai fini par le connaître de mémoire !

LUCIA — « Le Pape voulait placer son fils bâtard Alexandre sur le trône de Florence qui pourtant me revenait. Il y parvint, mais pour peu de temps, car Alexandre fut saigné par mon cousin, Lorenzaccio. »

CATHERINE — Ce qui me fit longtemps sourire.

LUCIA — J'ajoute cela ? Ce n'est pas dans le texte !

CATHERINE — Inutile. Pour l'heure il n'est pas nécessaire de faire l'éloge des assassinats.

LUCIA — « Le Pape chercha à me marier, au mieux de ses intérêts. Il se tourna vers mon parent François I^{er}, qui, après le désastre de Pavie, avait besoin de se refaire des alliés en Italie. Un accord fut trouvé. »

CATHERINE — Ajoute — « François me prenant pour belle-fille, faisait d'une pierre deux coups, s'assurant l'alliance de Florence et du Vatican ». Poursuis !

LUCIA — « On me dépêcha à Marseille, où je fis, à 14 ans, la connaissance de mon mari, de mon beau-père, de la cour et de mon nouveau pays. »

DESPINA — Ce sont des noces bien expéditives.

LUCIA — Vous avez dû pleurer beaucoup.

CATHERINE (*se confie à Lucia*) — C'est vrai. Comment aurais-je pu imaginer alors, que je serais la première femme à régner sur la France. Que pendant plus d'un demi-siècle j'arpenterais ses campagnes sans relâche.

DESPINA — Dans la recherche obstinée d'une
paix improbable !

CATHERINE — Disparais ! Va t'enquérir du Roi.

(Despina sort.)

CATHERINE — Ajoute encore — « J'ai gardé de
mes enfances italiennes une horreur profonde
des troubles qu'engendre la guerre civile. Tout
affrontement physique me semble un échec de
la pensée et du discours. Ma ferme conviction
est qu'il faut négocier pour tout, toujours, avec
entêtement, jusqu'au-delà du raisonnable,
jusqu'à l'épuisement des parties. Souvent,
du fond des brumes de la fatigue, un terrain
d'entente surgit, qu'on n'espérait plus.

Ce goût de la paix qui me fut inculqué par le
sang versé, fut la plus belle dot que j'offris à
la France. »

Poursuis.

DESPINA *(revenant)* — Le Roi s'en va venir,
Madame.

CATHERINE — Vite ! Ma pèlerine, Despina, mes
mules, le trône. Je veux le recevoir en reine.
Poursuis, Lucia, poursuis.

(Despina apprête Catherine.)

DESPINA (*récitant, moqueuse*) — « Je trouvais mon époux fort laid et fort séduisant mon beau-père. »

LUCIA — « On ne peut rêver d'hommes plus différents. François était jovial, ouvert, délié, galant ; Henri serré, heurté, retenu. »

CATHERINE — Si j'avais eu le choix, je lui eusse de loin préféré son père.

LUCIA — « François avait du goût pour les arts, Henri ne rêvait que de violences. La chasse et les tournois faisaient toute sa littérature. Je vis qu'il y aurait bien du travail à polir cette pierre. »

CATHERINE — Mon oncle, le Pape, m'avait accompagnée à Marseille.

LUCIA — « Il y eut de nombreux colloques et de grandes réjouissances. »

DESPINA — « Tout ce beau monde ne se quitta que lorsqu'on fut bien assuré que les noces avaient été consommées. »

LUCIA — « Le Roi et le Saint-Père défilèrent dans ma chambre dès l'aurore et se firent montrer les draps. »

DESPINA — « On se retira en complimentant mon époux. »

LUCIA — « Il n'y avait pourtant, dans ce qu'il me fit souffrir cette nuit-là, rien de louable. Je fus épouvantée par sa brutalité. Subir de tels assauts, chaque nuit, me parut insurmontable. »

(Despina et Lucia rient.)

CATHERINE — J'avais quatorze ans !

LUCIA — « Par chance, Henri ne revint plus me voir de longtemps. »

CATHERINE — J'en fus soulagée.

LUCIA — « Toute la cour remonta vers le Nord. »

DESPINA — « L'hostilité du climat ne fit qu'augmenter ma déception. »

CATHERINE — J'étais désemparée.

LUCIA — « Pour comble à mes ennuis, mon oncle, le Pape, mourut sans payer ma dot. Ce qui fit dire au Roi de France —

CATHERINE — « *J'ai eu la fille toute nue !* »

DESPINA — Toute nue !

CATHERINE — Oui, toute nue, ce sont ses mots.

LUCIA — « J'avais honte. »

CATHERINE — Le miroir ! (*On le lui présente. Elle s'y mire.*)

Il faut du fard et de la gaze ! (*À Lucia*) —
Qu'attends-tu ?

LUCIA (*lit*) — « François vit ma solitude. Il goûtait
mon esprit.

Il eut plaisir à m'imposer à sa cour. Et se plut
à dire partout —

CATHERINE — « *Catherine a plus de tête que
mon empoté de fils.* Ce qui n'eût pas l'heur de
me rendre plus aimable à mon mari, qui avait
d'ailleurs beaucoup mieux à se mettre sous la
dent. »

DESPINA — (*Elle lit par dessus l'épaule de
Lucia.*) « Diane de Poitiers était sa somptueuse
maîtresse. »

CATHERINE — Après avoir été, disait-on, celle
du Roi. Un bijou de famille qu'on se passait
de père en fils.

LUCIA — « Diane était d'une beauté sans pareille,
pleine de charme et d'esprit. Ayant le goût de
l'art, et des plaisirs. Elle régnait sur la cour.

D'elle parlaient toutes les modes, tous les crédits. Je fus présentée à Diane. Elle entreprit de me dégrossir pour que je ne dépare pas son amant. Elle me forma aux coutumes de mon nouveau pays. »

CATHERINE — Etre plus aimée de ma rivale que de mon époux me parut bientôt naturel.

DESPINA — « Dix années passèrent. Point d'héritier à la couronne. »

LUCIA — « Je restais seule à me morfondre. Mon ventre demeurait stérile. »

DESPINA — « On parla de répudiation. »

LUCIA — « Mon mari ne m'honorait que rarement. »

DESPINA — « Avec un ennui légitime. »

CATHERINE — Il faut confesser que j'étais, en ces matières, fort ignorante et confuse. Je résolus d'apprendre.

LUCIA — « Je fis percer un trou dans la cloison de la chambre à coucher de mon époux. »

DESPINA — « Il y recevait, en plus de la belle Diane, marquises et servantes. Certaines de

ces filles s'étaient retrouvées enceintes de ses œuvres. »

CATHERINE — Comment faisaient-elles ?

LUCIA — « Je m'aperçus qu'il pratiquait avec ses maîtresses, des jeux beaucoup moins moroses qu'avec moi. »

CATHERINE — Favorisaient-ils la fécondation ?

DESPINA — « Ayant consulté à ce propos mes docteurs, j'appris que mon époux souffrait d'une malformation banale mais dommageable. « *Madame,* » me dit un médecin, « *sauf votre respect, le Prince a le méat au niveau des couilles ! Il ne met pas la graine au nid.* »

(*Despina pouffe, suivie par Lucia.*)

CATHERINE — Enlevez cela. Ces détails ne sont pas nécessaires à l'instruction du Roi. Passez à la suite.

LUCIA — « Enfin vint le soir, où je résolus de montrer à mon mari mes petits talents. Il fut ravi, et inquiet de l'origine de ma nouvelle science. »

DESPINA — « *D'où vient, friponne, cette métamorphose ?* »

CATHERINE — « Sire, j'ai pris leçons d'une putain pour mieux vous plaire. »

DESPINA — (*Bouffonnant.*) « Vous avez bien fait, Madame. C'est de fort bonne politique. Nous voici sauvés de l'ennui. Mais, faites-moi l'amitié de n'en rien dire à Diane, elle s'en fâcherait ! »

CATHERINE — Arrête de jouer, Despina. Tu prends trop de plaisir à tourner tout le monde en ridicule.

DESPINA — N'est-ce pas le rôle des bouffons ?

CATHERINE — Va dans le couloir guetter l'arrivée du Roi.

(*Despina sort.*)

LUCIA — Elle a beaucoup changé. Il doit y avoir un homme là-dessous.

CATHERINE — Ce serait naturel à son âge. Et toi, Lucia ?

LUCIA — Moi je n'ai que vous, Madame.

CATHERINE — Comment suis-je, Lucia ?

LUCIA — Parfaite, Madame.

CATHERINE — Comme tu sais bien mentir.

LUCIA — C'est vous qui me l'avez appris,
Madame.

CATHERINE — Je devins la maîtresse de mon
époux. J'eus le rare bonheur de connaître
les joies de l'adultère, à l'envers. Soudain,
je suis tombée enceinte. J'en fus si surprise,
que j'éprouvais pour Henri toutes les brûlures
de l'amour. La gratitude décupla mon désir.
J'eus coup sur coup dix enfants en dix ans. Ils
devinrent l'objet de toutes mes passions, de
toutes mes joies, de toutes mes douleurs. J'en
perdis trois à la mamelle. Dans la fixité de leurs
regards ; c'est la mort d'Henri que j'apercevais
avec épouvante.

LUCIA — « À chaque fois, je me rejetais dans ses
bras pour qu'il répare ma perte en me faisant
grosse. »

DESPINA (*entrant*) — Voici le Roi, Madame.

(*Henri III entre, très énervé.*)

HENRI — Depuis toujours, Madame, vous me
gênez. Vous avez voulu régler ma conduite.
Vous avez régné sur mes frères plus qu'ils n'ont
régné sur la France. Ils en sont morts je pense.
Et votre magie a failli aussi avoir raison de moi.

À présent, je vous échappe et vous écumez.
Vous avez fondu ma mère. Est-ce de rage ?

CATHERINE — Allez-vous, cette fois encore,
parler sans trêve pour m'empêcher d'ouvrir
la bouche ?

HENRI — Jasez ma mère, bientôt je ne vous
craindrai plus.

CATHERINE (*à ses femmes*) — Qu'on se retire !
(*Les femmes sortent.*)

Vous m'avez rejetée, reniée, trahie, vous avez
chassé d'auprès de vous tous ceux qui m'étaient
chers et que j'avais choisis pour qu'ils vous
secondent. C'est tant pis ; mais après tout
qu'importe ! Je me meurs mon fils, et vous
le savez. Cachez-moi la joie mauvaise que
cela vous inspire. Je sais que vous préparez
l'assassinat des Guise.

HENRI — Jamais ! Ma mère ! Qui a pu vous faire
croire ?

CATHERINE — Ne mentez pas ! C'est un péché
inutile. (*Temps.*)

Je vous conjure de ne pas commettre la folie de
tuer dans cette demeure royale le duc de Guise
et son frère le Cardinal. Ne vous mettez pas le
sang de ces assassinats sur les mains.

HENRI — Quand bien même j'y songerais, ce serait l'exécution de la sentence du roi de France, pas un crime.

CATHERINE — Ce serait pire qu'un crime — une erreur.

HENRI — Je veux faire justice.

CATHERINE — Je croyais vous avoir appris ce que m'a enseigné Machiavel. « *Pas de morale pour les princes, seulement des stratégies. Le succès est la seule règle.* » Mais il faut toujours sauver les apparences. Vous éprouvez de la haine pour les Guise, c'est un très mauvais sentiment, car il rend stupide. Vous voulez faire éclater votre vengeance aux yeux de tous. Vous en éprouvez du plaisir, alors qu'il eût fallu qu'elle demeurât secrète, et que l'incognito soit la source de votre jouissance. (*Elle est prise d'une quinte de toux.*)

HENRI — Vous tousez, Madame, voulez-vous que j'appelle ?

CATHERINE — Non. Déjà je ne respire plus qu'à demi. (*Elle tente de reprendre son souffle.*)

HENRI — (*Impatient.*) Allons, je vous écoute.

CATHERINE — (*Avec effort.*) Avec le naufrage de son Armada, Philippe II d'Espagne a perdu sa puissance. Bientôt, il va devoir lâcher les Pays-Bas. Angleterre, Allemagne, Suisse, nous sommes cernés par la Réforme. Henri de Navarre, qui peut légitimement se prétendre dauphin de France, caracole dans le midi à la tête d'une armée protestante, et c'est le moment que vous choisissiez pour décapiter le Parti Catholique. L'État est exsangue, les caisses sont vides, nous avons perdu notre armée dans le désastre de Coutras, la seule qui reste, acquise aux catholiques, est commandée par Guise et vous prenez le parti de le faire assassiner. Allez, vous êtes fou ! Vous avez dû fuir Paris car Guise y était entré, porté par le peuple. Que pensez-vous que feront les Parisiens quand vous rentrerez au Louvre avec, sur les mains, le sang de l'homme qu'ils adorent ?

HENRI — Je ferai raser cette ville.

CATHERINE — Vous y perdriez beaucoup. C'est la vôtre.

HENRI — Ils m'ont humilié jusqu'à l'âme. Je veux qu'il n'en demeure ni pierre, ni habitant. Que cette cité soit rayée de la carte.

CATHERINE — Et qui donc vous la rayera ?

HENRI — Peut-être l'armée de Navarre, quand je l'aurai fait Dauphin. Il vengera la Saint-Barthélemy.

CATHERINE — Et se fera roi sur votre cadavre.

HENRI — Il aura la patience d'attendre. Ce serait un crime trop gros. Il l'engloutirait.

CATHERINE — Croyez-vous ? Navarre sera moins niais que vous. Il trouvera quelque moine exalté qui fera la besogne à sa place. Il vous enterrera avec les honneurs, à Notre-Dame où il ira ouïr votre messe de funérailles. C'est à ce prix qu'il aura la Cité.

HENRI — Croyez-vous ?

CATHERINE — C'est ce que m'ont dit mes astrologues.

HENRI — Alors que me conseillez-vous ?

CATHERINE — De faire votre paix avec le duc de Guise. Vous viendrez tous deux chez moi demain pour goûter. Nous ferons comme au temps où, dans les vergers, vous vous lanciez des pierres. Vous reveniez couverts de sang mais je vous réconciliais toujours.

HENRI — Ah ! Ma mère.

CATHERINE — Quoi, mon fils ?

HENRI — Je suis si malheureux.

CATHERINE — Mon tout petit. J'ai encore un bon cuisinier. Il nous fera les pâtisseries italiennes que tu aimes. Henri, je veux mourir en paix. Même avec le diable il faut savoir composer. (*Elle le baise.*) Tu viendras ?

HENRI — Je viendrai.

CATHERINE — Va à présent, je suis fatiguée. Dis-moi que tu m'aimes.

HENRI (*la baisant aux lèvres*) — Je t'aime, tu es ma mère et ma Reine.

(*Il sort.*)

CATHERINE (*attendrie*) — Pauvre niais. (*Soudain joyeuse*) — Encore une fois, j'ai gagné ! (*Les femmes entrent.*) Despina, cours inviter le duc de Guise pour demain à goûter. Dis que le Roi y sera. (*Despina reste bouche bée de surprise.*) Cours vite !

DESPINA — Oui Madame. (*Elle sort.*)

LUCIA — Voulez-vous vous reposer ?

CATHERINE — Nous n'avons pas fini. Prends ta plume, je dicte.

Je veux offrir au Roi ce mémoire pour Noël. Es-tu prête ? (*Lucia fait « oui » de la tête.*) Henri, l'âge venant, François I^{er}, votre grand-père, chassait de plus en plus souvent, comme s'il cherchait à infliger aux bêtes ce qu'il n'osait faire subir aux hommes. Je chevauchais à ses côtés. Seule femme à pouvoir le suivre.

Je vis François s'user. Sa longue silhouette se voûtait. Son visage devint de cire. On parla de succession. On se mit à compter ses enfants.

Henri n'était pas l'aîné des princes mais, la mort de son frère François, « pour avoir trop bu d'eau glacée après s'être rudement échauffé au jeu de paume », le fit dauphin de France. Pour mon malheur, c'était l'un des gentilshommes italiens de ma suite qui, à la fin de la partie, avait donné à boire au défunt. On m'accusa d'avoir suscité ce crime puisqu'il me profitait.

Pour couper court aux ragots, François me dit un jour en public — « *Ma fille, d'aucuns prétendent que vous marchez au trône à coup de poison. Pour moi, je vous tiens étrangère à cette intrigue. Je vous conserve toute mon affection, Madame la Dauphine.* » Chacun se tint coi après cette sortie. François pencha vers son déclin. Il perdit le goût des femmes, et ne fit plus à la fin, que se plaindre du temps présent, et ressasser ses erreurs anciennes. Il ne riait plus, faisant plus pitié qu'envie. Il pliait bagages !

Tout chargé d'échecs et de ressentiments, il mourut, oubliant qu'il avait été un grand roi de France.

Sa mort me fit reine ! Quand la couronne fut sur ma tête, je sentis mon col ployer sous un poids qui tombait du ciel.

Je restai longtemps interdite, à m'épier dans le miroir, je répétais — Reine ? Reine Catherine. Reine !

Puis les premières craintes bues, je m'accoutumai. Une fois dans la lumière, je perdis le goût de l'obscur. J'ai regardé mes quatre fils — François le nouveau dauphin, Charles, Henri et François le cadet. J'ai compris, folle d'orgueil, que l'un, au moins de mes enfants, serait roi de France. À cette pensée, mon amour pour eux crût encore. Même les accouchements, me devinrent moins pénibles, car chaque douleur affirmait mon pouvoir. Il y eut alors quelques années de succès éclatants. J'étais douée pour le bonheur, malgré ce siècle meurtrier qui nous menait la vie dure. Henri était moins aux affaires que son père. Je devais souvent le tirer du lit, ou le pousser hors de la salle d'armes, pour l'amener au Conseil. *« Madame, je préfère la table, la chasse et l'amour, à la politique. Qui pourrait m'en blâmer ? Je ne connais Français de France qui me désapprouve. »*

Je me pris à m'intéresser à ce qu'il délaissait. Je l'interrogeais sur ses décisions. Il me les expliquait bien bonnement. Il écouta mes avis.

J'aimais apprendre, j'avais la passion des actes. Mais à la différence des hommes, qui sont trop entiers pour se mettre à la place de leurs adversaires, moi, j'essayais de regarder par leurs yeux, d'entrer dans leur logique. La politique est l'art des compromis, pas une science exacte, un accord est toujours une approximation qui rabiboche deux subjectivités. La vérité et le bon droit n'ont là-dedans rien à faire. Dès que je l'eus compris, je pris plaisir à ce jeu subtil d'équilibre où le mensonge est souvent vertu...

(Catherine s'endort en dictant. Lucia la croit morte et va vérifier son souffle. Entre Despina avec un plateau de pâtisseries.)

LUCIA — Elle dort !

(Les deux suivantes poursuivent la conversation en italien.)

DESPINA — Si è addormentata ! Avevo preparato uno spuntino per lei. Questi dolci, li teniamo per domani ? *(Elle dort ! J'avais apporté son goûter. Garderons-nous ces gâteaux pour demain ?)*

LUCIA — Ma che dici ! Mangiamoli. Domani ce ne faronno di nuovo. *(Penses-tu. Mangeons-les. Demain ils nous en feront d'autres.)*

JEAN-CLAUDE IDÉE

(Elles s'attablent et mangent les pâtisseries.)

NOIR